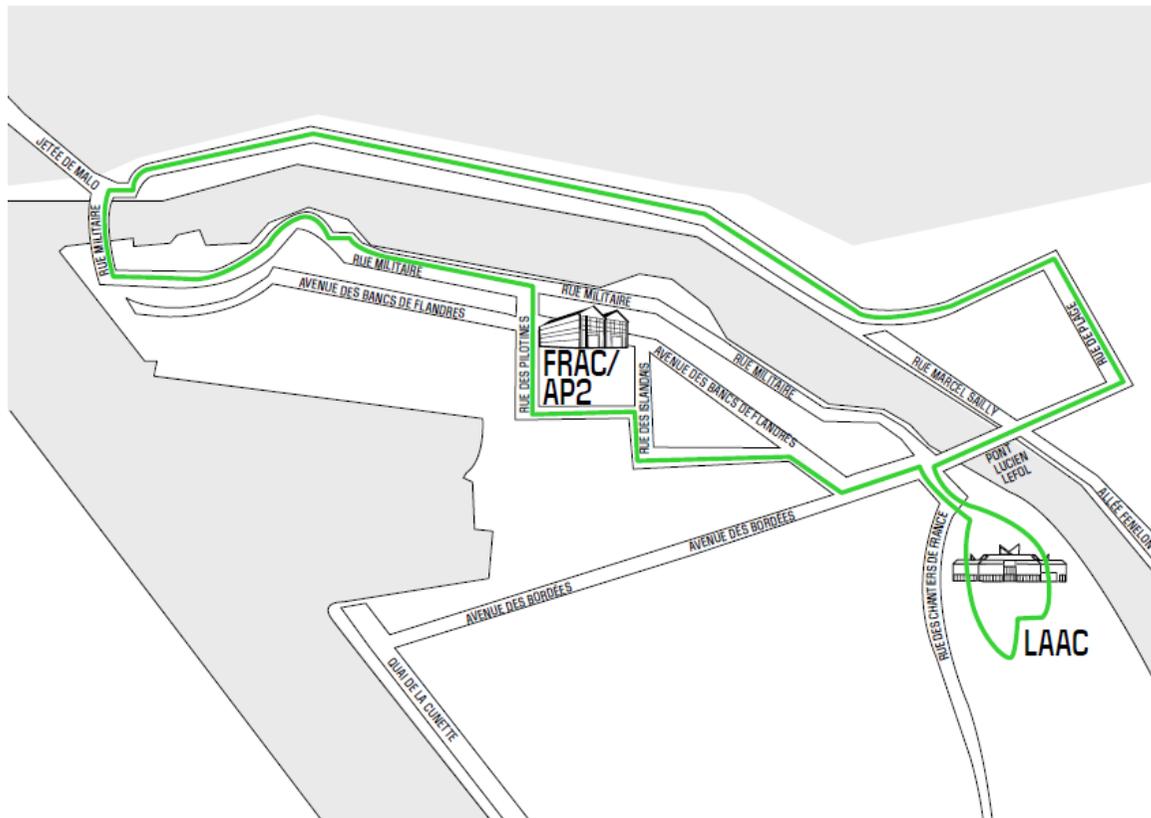


Bien que le travail du plasticien et musicien Rainier Lericolais prenne des formes souvent très hétéroclites, il est centré essentiellement autour de l’empreinte des lieux. Que peut-on retenir - au sens propre - d’un lieu ? Peut-on faire un moulage de l’eau ? Comment faire entendre l’air de Paris ? Rainier Lericolais active la mémoire en faisant passer le contexte sonore au premier plan. Les lieux choisis par l’artiste sont souvent empreints d’une charge mémorielle puissante qu’il combine à ses propres références. Sur le terrain, il cherche à faire participer les habitants, il s’empare avec humanité de la mémoire des lieux.

Rainier Lericolais (1970 -)

Le son des Dunes, 2013,

promenade sonore entre le FRAC et le LAAC.



Rainier Lericolais propose au visiteur une promenade sonore entre le FRAC et le LAAC. L’artiste propose de sortir des institutions muséales pour aller à l’extérieur, pour se confronter à la ville, au paysage, aux éléments naturels. Equipé d’un casque, le visiteur sera plongé dans une autre ambiance, dans une autre temporalité provoquée par le hors champ sonore. L’artiste conte l’histoire de la ville de Dunkerque accompagné par des sons et des musiques qui se succèdent. Une narration s’installe. Le parcours sonore débute par la citation d’un événement, d’une date marquante où les Dunkerquois endossèrent trois nationalités en une seule et même journée. Le 25 juin 1658, la ville fut successivement espagnole, française puis anglaise. En contrepoint de cette date symbole d’instabilité politique, l’artiste choisit de raconter l’histoire des hommes. Ce récit émotionnel prend place devant le mouvement incessant des bateaux qui entrent et sortent du port.

La narration mélange la grande et la petite histoire et un assemblage hétéroclite de références musicales, de perceptions sonores personnelles. L’artiste projette et retient des événements en rapport à son vécu en faisant notamment des enregistrements de terrain. Cet enchaînement s’écoute comme si toutes ces sources avaient toujours cohabitées : des bruits de chantiers, des sons du vent et de la mer, mais aussi une chanson des Sex Pistols, de Mickael Jackson, le carillon du Beffroi de Dunkerque, et une voix douce qui conte une histoire comme celle lue à un enfant. Rainier Lericolais l’affirme dans sa narration : « *Je ne connais pas Dunkerque* ». Néanmoins, il conte, il raconte la ville et place le spectateur à l’intérieur d’une perception personnelle de l’espace et de l’histoire.

Rainier Lericolais (1970-)

Le son des Dunes, 2013,
promenade sonore entre le FRAC et le LAAC.



Image d'un visiteur effectuant le parcours sonore de Rainier Lericolais entre le FRAC et le LAAC.

LA PLACE DU CORPS DANS LE PAYSAGE

« J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources : (...)

De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête. »

Georges Perec, « l'espace (suite et fin) », dans *Espèces d'espaces*, éd. Galilée, p122.

► Etude de la place du corps dans le paysage au travers de la promenade sonore de Rainier Lericolais *Le son des Dunes*. Doit-on expérimenter, vivre l'espace pour le comprendre ? Comment l'homme peut-il vivre avec cette idée qu'il ne peut saisir le monde ? L'espace qui m'entoure est-il une partie de moi-même puisque je le traverse ?

Pour aller plus loin : étude des parcours effectués par Raymond Roussel avec sa *Maison roulante*.

La maison roulante que l'écrivain Raymond Roussel s'était fait construire lui permettait de parcourir le monde et particulièrement les pays bordant le bassin méditerranéen tout en vivant de manière très confortable à l'image de son allure de dandy impeccable.

A-t-on besoin de se déplacer pour vivre ? Peut-on comprendre le monde de l'intérieur ? Peut-on comprendre l'immensité en se retirant dans un espace réduit ? Doit-on se retirer pour penser ? Peut-on comprendre notre rapport au monde en étant enfermé ?



Raymond Roussel (1877-1933), *Maison roulante*, utilisée entre 1924 et 1926, longueur : 9 m ; largeur : 2,30 m. parue dans le n° 381 de la Revue du Touring Club de France en 1926.

MÉLANGER LES GENRES

► Etude des différentes sources musicales et sonores présentes dans l'œuvre de Rainier Lericolais *Le son des Dunes*. L'artiste mélange les genres musicaux, qui se combinent en une seule et même expérience. Des sources hétérogènes trouvent dans le montage de l'artiste une place qui les met toutes sur le même plan. Rainier Lericolais passe d'un enregistrement du carillon de Dunkerque à la chanson *Remember the Time* de Michael Jackson. Il n'y a pas de grande et de petite musique, tout trouve sa place de manière fluide dans ce parcours sonore.

Pourquoi un artiste se réfère-t-il à d'autres œuvres ? Pourquoi vouloir mélanger les genres ? Pourquoi rassembler des

opposés ? Est-ce que des opposés peuvent créer une unité ? Pourquoi ce qui ne se ressemble pas peut-il s'assembler ?

Pour aller plus loin : étude de l'œuvre d'Olga Boldyreff présente dans la collection du FRAC Nord - Pas de Calais.

A partir d'anecdotes, l'artiste réalise un portrait de la ville et de ses habitants en semblant tout mettre sur le même plan. Toutes les histoires de quartiers sont intéressantes et dessinent un portrait de la ville. Olga Boldyreff utilise des outils enfantins assez désuets comme le tricoton et le dessin à la pointe de feu. Ces rencontres disparates trouvent une unité dans ses choix de composition, où chaque détail a sa place.

Comment peut-on cohabiter en étant différents ? L'homme a-t-il besoin d'une certaine unité pour vivre en société ? Doit-on se ressembler pour cohabiter ?



Olga Boldyreff (1957 -), *Dessin-promenade*, Dunkerque, 2001, dessins brûlés au pyrograveur sur papier, 30 x 130 cm, collection FRAC Nord-Pas de Calais, Dunkerque, France.



Olga Boldyreff (1957 -), *Portrait de mains*, 2002, réalisé à Dunkerque sérigraphie sur altuglass, 66,6 x 99,5 cm, collection FRAC Nord Pas-de-Calais, France.

LE HORS-CHAMP SONORE

► Etude du hors-champ sonore dans l'œuvre de Rainier Lericolais *Le son des Dunes*.

Le spectateur effectue une promenade avec des sons qui semblent sans rapport avec ce qu'il voit. Rainier Lericolais plonge le spectateur dans un autre monde en le menant le long d'un parcours à la découverte d'une histoire du lieu par le hors champ sonore que le spectateur porte avec lui.

Comment concevoir ce que l'on ne peut voir ? Peut-on redécouvrir le monde à travers les yeux d'autrui ?

Pour aller plus loin : étude de l'œuvre cinématographique de Jacques Tati *Mon Oncle*.

Dans une scène où un groupe de chiens erre dans les rues porté par une musique gaie et insouciant, un bruit d'aspirateur est placé en hors champ sonore pour indiquer, que le vagabondage des chiens dans la rue va vite être interrompu pour l'un d'entre eux.

Séquence visible au début du film (de 1min05 à 3min21).



Jacques Tati, Jacques Tatischeff (1907-1982), *Mon Oncle*, film français en couleur de 110 min, tourné en 1956-1957 et sorti à Paris le 10 mai 1958, Oscar du meilleur film étranger en 1959

S'APPROPRIER L'HISTOIRE

► Etude de la place de l'histoire racontée dans promenade sonore de Rainier Lericolais *Le son des Dunes*. Dans une narration personnelle, l'artiste mélange la grande et la petite histoire.

Est-ce que je dois regarder derrière pour avancer ? Pourquoi la passé m'aide-t-il à comprendre le monde actuel ? Pourquoi s'appropriier l'histoire ? L'histoire d'un territoire n'est-elle pas unique ?

Pour aller plus loin : étude de l'œuvre de Christian Boltanski *Réserve du Musée des Enfants I*.

Dans son travail artistique, Christian Boltanski met en scène ce qu'il a nommé la « petite mémoire », celle qui a, à ses yeux, autant d'importance que la « grande mémoire », celle de l'Histoire.

La grande mémoire est-elle équivalente à la petite mémoire ?



Christian Boltanski (1944 -), *Réserve du Musée des Enfants I*, 1989, étagères métalliques, vêtements d'enfants, lampes de bureau, longueur des étagères : 4,95 m ; 5,11 m ; 4,09 m - 3 m de haut, Musée d'Art Moderne de la ville de Paris, France.

CAPTURER LE QUOTIDIEN

► Etude des enregistrements de terrain utilisés par Rainier Lericolais pour *Le son des Dunes*.

Rainier Lericolais parcourt le territoire pour enregistrer des sons industriels ou naturels. Il capture, collecte des traces pour ensuite les organiser dans un parcours sonore. Des sons qui passent habituellement inaperçus, qui sont traversés avec indifférence, prennent une dimension poétique dans *Le son des Dunes*. L'œuvre donne envie de prêter une nouvelle acuité aux sons environnants.

Pourquoi s'intéresser à la banalité ? Pourquoi faire entrer la banalité du quotidien dans une œuvre d'art ? La vision que l'on porte sur les choses et sur le monde dépend-elle de son contexte de vision ? Toute vision est-elle relative ?

Pour aller plus loin : étude de l'ouvrage d'Henri Cueco *Le collectionneur de collections*.

Ecrivain et peintre, Henri Cueco ne jette rien ou presque, il accumule le moindre objet, observe les rebus comme de véritables trésors.

Pourquoi un rebus peut-il devenir un objet exceptionnel ?

Henri Cueco (1929-), *Le collectionneur de collections*, 1995, 139 pages.

« C'est ainsi que je devins collectionneur de petits fragments de ficelle et fil de toutes sortes : ficelle noire à lier les gerbes, ficelle à colis si chère à ma mère qui en attachait les choux farcis, laine filée à la main, cordeau graissé au bleu charron pour tracer des lignes droites ; résidus colorés de toutes sortes abandonnés sur les plages, délavés, patinés par la mer, etc.

J'en possède des boîtes, des sacs plastiques contenant d'autres petits sacs emprisonnant les serpenteaux inertes.

Parfois, j'étale mes ficelles, les pose devant moi en les étirant, et je les regarde.

La dame de mon village qui stockait les « petits bouts de ficelle ne pouvant plus servir à rien » avait une préférence pour la ficelle à colis faite de trois brins tressés. Ces fragments de ficelle étaient courts, parfois effilochés, pleins de nœuds, impropres à la fermeture du moindre colis. Inemployables, ils relevaient du seul principe qu'il ne faut rien jeter. En outre, leur inutilité les faisait passer dans la catégorie luxe. »

Henri Cueco (1929-), *Le collectionneur de collections*, 1995, éditions du Seuil, collection point virgule, p. 33.